

5

L'hôpital des Aïth-Manegueleth

Dès que je fus devant la façade, je reconnus mon rêve : c'étaient les arcades que j'avais vues quand l'oiseau gigantesque, qui m'avait prise au fond du ravin où je me trouvais entre deux murailles de glace, m'avait déposée sur un petit plateau où se dressait un bâtiment — alors inconnu de moi.

Je me dis tout de suite :

— C'est ici, sans doute, que s'accomplira ma destinée.

L'hôpital s'étendait sur une largeur d'une quarantaine de mètres environ. Des arcades délimitaient une sorte de galerie que nous appelions « le corridor ». On y accédait de l'extérieur par un grand portail, on montait un perron de quelques marches et l'on entra dans la galerie. De là, on pénétrait dans un long couloir percé de chaque côté par de nombreuses portes, qui menaient au parloir, à la pharmacie, à la salle des femmes malades, à celle des hommes malades, ainsi qu'à la lingerie et à la cuisine. La porte du fond du couloir ouvrait dehors.

Le jour de mon arrivée j'étais entrée dans « le corridor » où j'avais trouvé le portier, une sorte de gnome — j'ai su plus tard qu'on le surnommait *Négro*.

Il alla appeler une Sœur qui, elle, me mena à la Mère Saint-Mathieu. Je me souviens que je fus tout étonnée d'être en face d'une personne jeune, d'un physique agréable, alors que le nom de Mathieu me faisait penser, je ne sais pourquoi, à quelqu'un de vieux et de racorni.

La Mère Saint-Mathieu me dit qu'avertie de ma venue par la Mère Générale, Mère Salomé, elle m'attendait. Je serais nourrie, défrayée de tout et gagnerais en outre dix francs par mois. J'acceptai et allai trouver mon frère qui s'en retournait à la maison pour le mettre au courant de

la situation. Puis je suivis la Sœur qui devait s'occuper de moi. J'entrai avec elle dans une pièce en contrebas, de l'autre côté de l'édifice principal.

Là, il y avait des créatures de tous âges ; hormis quelques rares exceptions, elles sortaient de la salle des malades, car des cicatrices et des plaies se voyaient sur leurs corps. Quand on me demanda mon nom et que je dis : « Marguerite », il me fut répondu que, n'étant pas baptisée, je n'avais pas droit à un prénom chrétien, et je fus : « *Fadhma de Tagmoubt* ». Cela, déjà, me fit froid au cœur.

C'était parmi toutes ces créatures qu'il me faudrait vivre : pas une ne savait un mot de français, pas une n'avait été à l'école. Je pris mon repas au milieu d'elles. Derrière la cuisine, à l'époque, il y avait une dépendance, c'est là qu'était le réfectoire. Le soir, on m'indiqua une place pour me coucher — une paillasse sur des tréteaux, parmi toutes les autres, au dortoir. A côté, une pièce servait pendant la journée de salle de travail ; on y avait dressé un lit pour la Sœur qui nous gardait.

Le lendemain, levées à cinq heures, nous fîmes notre toilette, et la messe sonna à six heures. Toutes ces filles et la Sœur montèrent à la chapelle. Nous passâmes par la galerie, nous montâmes un escalier, et nous nous trouvâmes dans un grand couloir qui desservait plusieurs pièces, le dortoir des Sœurs, leur salle de lecture, et la chapelle. On sortait de là sur une terrasse qui couvrait toute la galerie des arcades.

Comme je ne comprenais rien à la messe, je ne voulus pas y assister et restai assise dans le couloir tout le temps qu'elle dura. Un Père Blanc était venu, comme tous les matins, dire la messe pour les Sœurs. A la fin de l'office, quand j'entendis chanter un cantique, je sortis soudain de ma rêverie : ce cantique, je l'avais entendu autrefois. Je revis alors Taddert-ou-Fella, les promenades au clair de lune pendant le mois de Marie, quand nous allions écouter les fidèles.

La messe finie, les religieuses et les filles sortirent une à une de la chapelle. Nous déjeunâmes, et chacune alla prendre sa besogne. Moi, on me présenta au Père Supérieur qui avait dit la messe. Il me posa plusieurs questions dont je ne me souviens plus bien, car j'étais occupée à détailler ses traits. Il y avait de la majesté, me semblait-il, dans le maintien de cet homme dont la grande barbe noire tombait sur la poitrine ; son visage allongé avait un nez aquilin et des yeux bleus légèrement enfoncés dans les orbites. En parlant, il avait coutume de lever le doigt et de cligner imperceptiblement d'un œil ; on eût dit qu'il

pesait chacune de ses paroles. Sortie du parloir, j'avais encore sa voix dans les oreilles. Quand je revins auprès de mes compagnes, on m'envoya à la lingerie travailler avec Sœur Chantal.

J'étais passée près de la salle des femmes et j'avais vu toutes les maladies et toutes les misères ; les plaies surtout étaient nombreuses — beaucoup sur le visage. J'avais remarqué une femme dont la face n'était qu'une seule plaie couverte de pommade et de multiples compresses. On l'appelait *Fatma Numéro*.



Il m'est resté de ce temps-là une impression pénible, trouble. Tout le monde parlait de Dieu, tout devait se faire pour l'amour de Dieu, mais on se sentait épié, vos paroles étaient pesées et rapportées à la Supérieure. Moi qui croyais retrouver l'atmosphère de camaraderie de Taddert-ou-Fella, je fus déçue et dérouterée. Quand je disais que toutes les religions avaient leur bon côté, on considérait cela comme un blasphème.

On avait traduit les prières en kabyle : *l'Ave Maria*, le *Pater*, le *Credo*, et les Sœurs s'escrimaient à faire entrer ces phrases dans nos têtes rebelles. Et j'avais un sourire aux lèvres, dès que j'entendais la Sœur prononcer le kabyle à sa, façon.

Les jours passaient, les uns après les autres, et, petit à petit, je m'efforçais de m'habituer à cette vie.

Parmi toutes ces filles, il y en avait de mariées ; j'en avais repéré une qu'il me semblait avoir vue autrefois. On l'appelait Félicité, mais j'entendis quelqu'un la nommer en kabyle *Tassâdit-Aïth-Ouchen*, et je reconnus une des « grandes » qui avaient vécu chez les Sœurs des Ouadhias. En me voyant, elle avait chuchoté quelque chose à sa voisine... Son mari, ancien cuisinier chez les Pères des Aïth-Yenni, était revenu à l'hôpital, tuberculeux, et elle l'avait accompagné. Il y avait aussi une toute jeune femme des Ouadhias, dont le mari était boulanger à l'hôpital. L'une et l'autre attendaient un bébé, et elles étaient l'objet de la sollicitude des Sœurs ; elles habitaient seules avec leurs maris, l'une à la boulangerie, l'autre dans une pièce à part derrière la chambre de repassage, mais toutes deux travaillaient avec nous.

Il y avait également une jeune fille des Atafs, une Arabe appelée Joséphine. Un chancre lui avait rongé le nez, il ne lui restait plus que les narines ; elle était habillée à l'européenne ; c'était la seule qui parlait le français. Une autre femme mariée, qui vivait au village, venait gagner quelques sous, soit à la couture, soit à la lessive. Une autre encore logeait avec nous, mais son mari habitait Kerrata ; elle aussi attendait un enfant ; elle voulait retourner dans son pays dès que son mari viendrait la chercher. Mais la meilleure de toutes c'était *Fadhma-t-Yehyalen*, originaire de Taourirth — le village natal de ma mère. Celle-là, très malade, portait au cou des plaies scrofuleuses. Mais quelle gentille enfant ! Celle-là vraiment était croyante : une petite sainte, qui, plus tard, devint religieuse du Bon Pasteur.

Ce qu'il y avait de dur à l'hôpital, c'était la promiscuité des malades avec les bien portantes. Les Sœurs n'hésitaient pas à nous envoyer veiller une tuberculeuse, sans craindre pour nous la contagion. Une ancienne fille des Sœurs avait pris le mal en restant mouillée après des journées d'hiver passées au lavoir. Du moins, c'est ce qu'elle disait ; cette pauvre fille avait des yeux chassieux toujours couverts de croûtes. On l'appelait : *L'Djobar-n-Sidi-Ali-ou-Moussa*, ses parents étant originaires du village du même nom. A mon arrivée, elle était déjà bien malade et ne se levait plus, mais ses compagnes allaient tous les jours lui faire visite, car elle demeurait très gaie. Un des Pères, homme excellent, lui payait parfois, de sa poche, certaines gâteries dont elle avait envie ; il lui avait ainsi fait faire un couscous au poulet, car il la savait perdue. J'allais moi-même la voir, mais j'ai toujours redouté le spectacle de la douleur physique.

J'avais fini par entrer à la chapelle et assister à la messe ; j'aimais entendre les chants d'église ; parmi les Sœurs, certaines avaient de très belles voix et j'ai toujours été sensible au charme de la musique.

Pâques approchait. Pendant la Semaine Sainte, nous nous rendions tous les jours aux offices, chez les Pères. Nous étions maintenant un troupeau : Mère Denise avait envoyé de Tag-mount une fournée de filles que j'avais connues mendiante ; beaucoup d'autres étaient sorties de la salle des malades, plus ou moins guéries — certaines avec des paupières toutes rouges et mangées. On nous avait fait un uniforme : des gandourahs de cretonne blanche pour le dimanche et les fêtes, de

cretonne brune pour tous les jours, complétées par des tabliers en toile de sac et des foulards de coton noués sur la tête.

J'aimais ces offices de la Semaine Sainte à cause des chants liturgiques et de l'orgue. Pour ce qui est de la religion, il me semble que je n'ai jamais été au fond bien convaincue. Mais je crois fermement en Dieu.

Quand les Pères nous affirmaient que seuls ceux qui étaient baptisés allaient au ciel, je ne les croyais pas. Car je songeais à ma mère, à sa peine, à ses trois mois par an de jeûne¹, aux charges d'eau matinales qu'elle s'imposait de charrier par tous les temps, et je me disais : « Est-il possible que ma mère n'aille pas au ciel ? »

Les Pères habitaient à deux kilomètres environ de l'hôpital. On longeait la grande route, puis on prenait un sentier qui menait à leur couvent. Cette année-là, il avait neigé pendant la Semaine Sainte, et nous marchions dans la neige pour nous rendre aux offices, en rang, deux par deux. Mais le dimanche de Pâques, il fit très beau et nous pûmes jouir d'une longue promenade. Le lendemain, la vie reprit son cours : messe le matin, déjeuner, travail et catéchisme pour les filles et les femmes.



L'aspect des lieux, à l'hôpital, ressemblait un peu à celui de Taddert-ou-Fella ; ainsi, comme là-bas, nous étions entourées de collines dont l'une était surmontée du village de Ouarzen, et l'autre de celui de Taourirth ; la route bordait tout le côté nord du bâtiment ; à l'est, sur une autre colline, se trouvait la petite maison habitée par M^{lle} Paquereau, une sage-femme qui devait apprendre le métier à des femmes kabyles venues des villages voisins. C'était une personne taciturne — elle avait dû avoir des malheurs.

Le dortoir étant devenu trop étroit et les bassins pour laver le linge se trouvant trop loin, le Père Baldit décida de faire construire une buanderie au-dessus de laquelle on bâtirait un nouveau dortoir. Au printemps, il bénit la première pierre ; à l'automne, nous étions installées. Comme ce dortoir était relié à la terrasse par un balcon, nous

¹ . En plus du jeûne du Ramadhan, cette femme s'imposait des jeûnes supplémentaires (sabrïn). Elle était adepte des confréries de Cheikh-Ou-Belqacem-n-Boujlil, de Cheikh Aith M'raou, de Cheikh Mohand-Ou-El-Houcine...

gagnions la chapelle sans passer par en bas : c'était plus commode, et surtout plus près. Une cellule avait été aménagée au centre du dortoir pour la Sœur.

Parmi les religieuses, il y avait beaucoup d'étrangères. Quelques-unes parlaient très mal le français. J'aimais particulièrement une Sœur hollandaise qui s'occupait de la salle des femmes ; parfois, en allant à la lingerie, je m'arrêtais pour lui dire bonjour, mais cela déplaisait à Sœur Chantal — une femme d'un certain âge, à l'air un peu sévère. C'était elle qui, pendant les séances de raccommodage, alors que nous reprisions le linge plus ou moins graisseux des malades, nous lisait l'histoire de Dom Bosco. Durant les deux années passées à l'hôpital, j'ai toujours ou presque, travaillé avec elle.



Un jour, un homme mourut dans la salle : c'était un chrétien ; on l'appelait *Tabar-de-la-salle*. Depuis longtemps il était malade — tuberculeux, je crois. Tout le monde était rassemblé dans la chapelle quand j'arrivai et pris ma place. Pour cette circonstance, les garçons des Pères et les moniteurs se trouvaient là. Je n'avais remarqué personne, mais j'avais été remarquée. Et je le sus quelques jours après.

Le Père Baldit m'avait fait appeler au parloir. Je me demandais ce que j'avais bien pu dire, car à plusieurs reprises j'avais été convoquée pour m'être moquée de quelqu'un, ou avoir tenu des propos jugés peu chrétiens. Ce jour-là pourtant, ce fut autre chose. Le Père Baldit avait reçu pour moi une demande en mariage et voulait connaître mon avis. Il y avait environ trois mois que j'étais arrivée. Je répondis que s'il considérait le jeune homme comme sérieux, je ne le refuserais pas. Et je sortis. Le prétendant était un des moniteurs, originaire d'Ighil-Ali, mais sur le moment, je n'attachai aucune importance à ce détail.

Je n'étais pas pareille aux autres, aussi je sentais peser sur moi la jalousie de mes compagnes et la méfiance des Sœurs. Ayant été instruite à l'école laïque, j'étais sensée connaître beaucoup de choses de la vie, alors que je ne savais rien, hélas.

Les vacances passèrent. Un jour, le Père Baldit m'annonça que mon projet de mariage était à l'eau, les parents du jeune homme ayant refusé leur consentement et le père ayant menacé son fils de le tuer s'il passait outre. Comme je ne connaissais pas le jeune homme, la nouvelle me

laissa indifférente. L'année s'était écoulée, ma mère était venue me voir une ou deux fois ; je lui avais donné les quelques sous que j'avais gagnés, et deux draps rapportés de l'école, pour la consoler. Nous couchions dans le nouveau dortoir, sur des paillasses à même le sol. Le nombre des filles avait augmenté. J'enseignais le catéchisme¹, que le Père faisait réciter le dimanche, mais je sentais, quand j'avais le dos tourné, qu'il se tenait des conciliabules à mon sujet.



Ce qui m'avait le plus étonnée dans le milieu où j'évoluais, c'était le prestige dont jouissaient les représentants du sexe mâle, même les plus déshérités. Nous avions comme portier un être hybride, moitié homme, moitié gorille : il avait un front bas et têtù, des yeux chassieux, toujours pleins de larmes et de pus, un petit nez écrasé, une bouche aux lèvres pendantes, avec des dents longues, jaunes, pourries et irrégulières. En outre, il boitait très fort, une de ses jambes étant raidie par les rhumatismes. Il se tenait toujours accroupi au milieu de la galerie des arcades, face à l'escalier.

Un matin que nous revenions de la messe, la Sœur qui nous surveillait nous dit :

— Il ne faut plus passer par la galerie. Vous sortirez de la chapelle par la porte du fond.

Je levai les yeux, et, la regardant d'un air surpris, je dis :

— Pourquoi, ma Sœur ?

— Parce qu'il y a des hommes, me répondit-elle.

— Des hommes ? mais il n'y a que *Négro*.

— Eh bien, et *Négro*, ce n'est pas un homme ?

— Non, ma Sœur, fis-je d'un ton convaincu.

— Qu'est-ce que c'est ? Une femme ?

— Non, ce n'est pas une femme, ce n'est pas un homme, c'est un être à part, c'est *Négro*, voilà tout !

Et nous ne passâmes plus, au sortir de la messe, par la galerie.

Noël approchait ; nous nous préparions à le fêter dignement : nous apprenions des cantiques et les Sœurs faisaient des exercices à l'orgue.

¹ . La jeune fille n'est pas encore baptisée, mais les Pères, à cause de son instruction, l'utilisent comme catéchiste. Elle ne sera baptisée qu'à l'occasion de son mariage.

On chantait à l'hôpital ce qui s'appelait « la Messe Royale ». Le dimanche soir, on célébrait les vêpres, et le Père qui officiait me rappelait cette image demeurée dans ma mémoire comme une énigme : cette image d'ombre pleine d'illuminations, où un être habillé d'une manière spéciale se tournait, tenant une sorte de soleil dans ses mains. Longtemps, à Taddert-ou-Fella, je m'étais demandé ce que signifiait cette image féerique... Maintenant, je la comprenais : elle se rapportait à la chapelle très sombre des Ouadhias où l'on m'avait menée toute petite, à cette chapelle où brillait, dans l'obscurité, la lumière des bougies, et où le prêtre, vêtu des ornements sacerdotaux, tenait dans sa main l'ostensoir.

A la messe de minuit 1898, les Sœurs chantèrent des chants admirables (j'ai encore dans l'oreille la voix harmonieuse et puissante de Sœur Emmanuel entonnant le *Minuit chrétien*). Il y eut un réveillon : les religieuses firent bien les choses et tout le monde se régala. Chacune de nous eut une surprise.

J'étais devenue très pieuse ; il me semble qu'il y avait un peu de superstition dans cette piété : j'espérais entendre un jour les statues de la Vierge et du Sacré-Cœur parler et me dicter ma conduite. Je m'imposais à cette époque de longues stations à la chapelle, demandant ardemment à Dieu et à la Vierge Marie de m'aider et de m'ouvrir une porte dans l'impasse où je me trouvais.

Au fond de mon cœur, parfois, j'ai cru entendre cette parole du Chemin de la Croix : « Patience, mon enfant ! Patience ! Ne perds jamais confiance ! » Et même, j'ai songé sérieusement à me faire religieuse, comme ces Sœurs qui avaient sacrifié leur jeunesse pour l'amour de Dieu et des malheureux. Il y eut, à ce moment-là, beaucoup de conversions. Des hommes et des femmes d'âge mûr se firent chrétiens. Cela tenait, je crois, au fait que les Pères, à cette époque, étaient très généreux. Tous les ouvriers de l'hôpital, y compris le portier, voulurent abandonner l'Islam. Et la chapelle était pleine à étouffer tous les dimanches.

Je revois la neige, cette année-là, la neige plus épaisse qu'à Taddert-ou-Fella, car Michelet se situe à plus haute altitude que Fort-National. Je vois pendre du toit de très longs cierges de glace, si gros et si pointus qu'ils ressemblaient à de lourdes épées. Dans l'étroite lingerie, Sœur Chantal avait installé sa machine à coudre. Adossés aux casiers contenant le linge des malades, des bancs servaient pour nous asseoir.

Sœur Chantal, dans une vieille bassine posée à terre, mettait quelques grosses braises recouvertes d'une épaisse couche de cendre. Parfois, une pauvre fille arrivait du dehors toute gelée ; elle grattait la cendre de ses doigts pour se les réchauffer. Alors la Sœur qui s'en apercevait disait :

— Baise la terre

C'était la punition infligée à toutes celles qui lui avaient désobéi : elles baisaient la terre et s'en retournaient à leur travail.

Je n'ai pas gardé de la neige de l'hôpital le même souvenir que de celle de Taddert-ou-Fella. Ici, plus de jeux, plus de boules de neige, plus de bonhomme, tout était morose, tout devait être fait pour Dieu et offert à Dieu ; aussi ai-je conservé de cette époque comme un goût de cendre.



L'hiver s'était écoulé. J'avais appris incidemment que mon ancienne compagne, M^{lle} Larab (Inès) avait été nommée institutrice à Aïth-Hichem et que l'Administrateur Masselot avait offert aux Sœurs l'école de Taddert-ou-Fella, ainsi que les élèves. Les Sœurs avaient refusé ce cadeau. Le Père Baldit m'avait fait savoir que, pour raison de famille, on ne pouvait m'accepter comme religieuse.

Jamais je n'ai cherché à écrire à M^{me} Sahuc ; je la savais cependant directrice de l'Ecole Normale de Miliiana. Jamais je ne lui ai demandé un service, pas plus qu'à l'Administrateur Masselot. J'ai su néanmoins que, même à distance, elle avait tenté de me nuire : la Mère Supérieure, un jour, m'appela au parloir et me lut ce qui me concernait dans les notes rédigées par M^{me} Sahuc sur ses élèves. Les miennes étaient très mauvaises. En outre, elle affirmait qu'étant de famille aisée, je n'avais nul besoin d'aide !

Mère Saint-Jean m'aurait-elle acceptée si elle avait pris, au préalable, connaissance de mes notes ? Je le lui demandai. Elle me répondit : « Non » !



Il y avait maintenant près d'un an que je me trouvais à l'hôpital. La fête de Saint-Joseph était revenue et Pâques approchait, avec ses offices chez les Pères, mais je ne sais pourquoi, j'étais triste et inquiète.

Un dimanche, nous eûmes une surprise : on nous servit un rôti délicieux, cuit au four. Pour la première fois depuis longtemps nous avions un bon repas ; il y eut même une sorte de dessert. On nous avait dit que ce rôti était un lapin, ou je crois même un petit cabri. Quelques jours plus tard, tout me fut expliqué, car les filles découvrirent dans un trou la tête et la peau du chat de Sœur Purification, la cuisinière : nous avions mangé un chat, et nous l'avions trouvé bon !

Au printemps, des filles des Ouadhias vinrent en promenade. Elles parlèrent d'une façon désobligeante de Germaine, une de mes compagnes de classe de Taddert-ou-Fella ; elles la singèrent en répétant ses paroles : « Je m'appelle Germaine, c'est ma maîtresse qui m'a baptisée... » Et elles se mirent à rire.

Je n'aimais pas qu'on dit du mal de M^{me} Malaval ni de ses filles, et je ripostai que celles-ci valaient bien celles des Ouadhias et que Germaine avait raison d'affirmer que sa maîtresse lui avait donné ce nom. La Sœur s'étant rangée du côté des filles des Ouadhias, j'écrivis une lettre à mon frère pour qu'il vînt me chercher. Je la tendis à la Mère Supérieure qui accepta de la mettre à la poste. Mais, le soir, le Père Justrob me fit appeler et me demanda pourquoi je voulais partir. Je lui répondis que j'en avais assez. Il me raisonna avec douceur et me conseilla de patienter encore quelque temps : les choses s'arrangeraient peut-être plus tôt que je ne pensais.

Le Père Baldit m'avait offert *l'Imitation de Jésus-Christ* et je me mis à lire ce livre admirable.

Un dimanche, la Sœur nous annonça que nous irions en promenade. Nous partîmes de grand matin et allâmes à Aïth-Hichem ; je pus revoir mon ancienne camarade Inès : elle avait maigri, mais se disait heureuse ; elle s'habillait à la française, et je remarquai sur son lit une de nos gandourahs d'autrefois dont elle était en train de se faire une jupe. Elle me dit qu'elle recevait toujours *La Lecture en Classe* — une revue que nous lisions à l'école. Elle en prit une pile sur une étagère qu'elle voulait bien me prêter, mais elle comptait sans les Sœurs : les revues furent confisquées, je ne pus jamais les lire, aucune distraction profane n'étant permise.

Vint l'été. Un champ de figuiers entourait l'hôpital et les Sœurs avaient un beau jardin, une source merveilleuse, mais nous ne pouvions

y aller, sinon escortées ou en rangs de promenade. Parmi mes compagnes, il y en avait de gentilles ; Alice, par exemple, était charmante, et Seltana, la femme du boulanger. Mais je ne pouvais parler français avec aucune, jamais je ne me trouvai seule avec mon ancienne camarade Inès, jamais nous ne pûmes évoquer Taddert-ou-Fella. Toujours quelqu'un s'interposait entre nous.

J'avais eu un gros chagrin : Sœur Emmanuel, la religieuse que j'aimais tant, était tombée malade ; des semaines et des semaines elle resta entre la vie et la mort, puis un jour on la fit descendre pour l'emmener à Saint-Charles. J'allai la voir au parloir, et versai d'abondantes larmes, parce qu'elle avait été douce et compréhensive pour mon cœur assoiffé d'affection.

Les jours se traînèrent encore et je n'en pouvais plus. J'avais demandé à la Mère Supérieure de me procurer du travail en France. Elle me répondit qu'elle verrait, mais je sentais toujours autour de moi de la méfiance et de la jalousie.

J'avais reçu du Père une ou deux demandes en mariage ; elles me parurent peu intéressantes et je les déclinai.

Un jour, le Père Carisson vint m'annoncer qu'il m'avait trouvé une place chez l'Administrateur-adjoint de Michelet.

— Je ne serai jamais la bonne de personne, surtout en pays kabyle, répondis-je, — et l'affaire fut classée.

Au printemps, ma mère était venue me voir. Elle avait rendu visite au cheikh Mohand : elle fit dans son sanctuaire la rencontre de M^{me} Achab, une ancienne élève de l'école, institutrice à Azrou-ou-Quelal. Celle-ci reprocha durement à ma mère de m'avoir mise chez les Sœurs où je risquais d'abandonner l'Islam. Très mortifiée de l'algarade, ma mère me conta le fait. Je lui répondis que seules, elle et moi, étions juges en la matière.

Tandis que nous cousions à la lingerie, Sœur Chantal et moi, je surpris le regard de celle-ci qui scrutait mon visage ; plusieurs fois déjà ce regard s'était fixé sur moi comme s'il cherchait quelque souvenir ancien.

— Pourquoi me regardez-vous ainsi, ma Sœur ? Qu'a donc mon visage de particulier ?

— Fatma, me dit-elle, n'as-tu jamais été chez les Sœurs Blanches ?

— Si. Mais j'étais toute petite et je ne me souviens de rien.

— C'est cela ! me dit-elle. Je m'y trouvais à cette époque.

Et elle me raconta, en riant, comment la Sœur Suzanne m'avait traitée, et elle narra la scène du couloir où le Père Grandjacquet, alors Supérieur du poste, m'avait vue couverte de fange ; elle me dit la façon dont ma mère avait pris cet incident — à son avis insignifiant. Elle s'était demandée plusieurs fois ce que j'étais devenue ; ma physionomie avait changé et elle ne m'avait reconnue qu'à mes yeux.

L'été avançait. Un dimanche, au sortir des vêpres, je fus accostée par la vieille Hemmama-t-Madour, qui s'était convertie au christianisme et paraissait très convaincue. Elle me prit à part et me tint ce langage :

— Belkacem d'Ighil-Ali est revenu faire l'école ici ; il voudrait savoir si tu accepterais de te marier avec lui s'il te demandait au Père.

Je n'étais pas sûre de cette femme : je ne lui répondis ni oui ni non. Je travaillais avec Seltana qui, elle, avait toute ma confiance. Mariée et habitant avec son mari à la boulangerie, elle avait sa liberté d'action. Je la mis au courant de ce que la vieille Hemmama m'avait appris, et elle me dit :

— Tu sais écrire une lettre ?

— Oui, lui répondis-je.

— Ecris une lettre où tu poseras tes conditions à ce jeune homme qui vient tous les jours à l'hôpital tenir compagnie au portier.

J'écrivis la lettre et conseillai à mon prétendant — s'il était certain de vouloir se marier — de faire directement sa demande au Père Baldit, plutôt que de m'envoyer des vieilles.

Je donnai la missive à Seltana qui, sous mes yeux, la remit en mains propres au jeune homme qui se tenait debout à côté de Négro.

Le soir de l'Assomption, nous étions à genoux devant nos lits. Je récitais les prières en kabyle et les autres filles ou femmes répondaient. Tout à coup, la Sœur me toucha l'épaule.

— Le Père te demande au parloir.

Je descendis le cœur battant. Le Père Baldit marchait de long en large, selon son habitude. Il me dit dès que j'entraî :

— Le jeune homme qui t'avait demandée en mariage l'an dernier est revenu. Il est brouillé avec sa famille et désire t'épouser. Que faut-il que je lui réponde ?

— Que me conseillez-vous, mon Père ? Que savez-vous de ce jeune homme ?

Il me dit simplement : « Il est gentil. »

C'est la seule référence qu'il me fournit.

J'acceptai la demande et, un ou deux jours après, les Sœurs organisèrent une entrevue entre le prétendant et moi, au parloir.

J'étais bien timide et bien rouge ; lui-même me parut tout jeune, mais il s'efforçait de vaincre son émotion.

C'est ainsi que mon mariage se décida le 15 août 1899.

Je ne connaissais pas mon futur mari ; lui non plus ne me connaissait pas ; nous n'étions pas de la même tribu ; son village se trouvait de l'autre côté de la montagne, en Petite Kabylie, enfin tout semblait nous séparer, mais par la volonté de Dieu, ma destinée et la sienne devaient se joindre.

Quand je repense à cette époque, je reste confondue de notre insouciance et me demande comment nous avons pu faire. J'avais seize ans, le jeune homme dix-huit, nous n'avions pas de logis, pas d'argent, nous ne possédions que notre jeunesse et notre espérance. Et le bon Dieu fit le reste : un véritable miracle.

L'oiseau de mon rêve m'avait déposée en face de l'hôpital, devant les arcades : et c'est bien là que ma destinée se jouait.

Quand je revins au dortoir, les femmes et les filles étaient déjà couchées. Elles n'apprirent la nouvelle que deux ou trois jours après, quand les Sœurs nous constituèrent un petit trousseau, à Tassâdit (la future Blanche) et moi qui devons nous marier le même jour, le 24 août. Elles nous donnèrent deux ou trois gandouras dont l'une blanche, pour le baptême et le mariage, six chemises en cretonne, six torchons, un foulard de soie, deux de coton et une ceinture de laine rouge comme en portaient les soldats.

La vieille Hammama-t-Madour nous avait trouvé une pièce pour quelques mois, à Ouarzen : c'est là que nous vécûmes jusqu'au 1^{er} novembre 1899.